

margelles

numéro treize

Printemps 2023

Yiorgos Stergiopoulos

Tatiana Tornskata

Evantias Chaudat

Raphaël Dormoy

Laurence Fritsch

Caroline Giraud

Sabÿn Soulard

Chem Assayag

Hervé Bougel

Alain Brendel

Julie Buisson

Valérie Girot

Pierre Drogi

Adèle Nègre





Éditorial

On nous demande fréquemment quelle est la ligne éditoriale de *margelles*, la façon dont sont choisies les contributions et comment elles sont réunies pour composer un numéro. Pour la première question, la réponse est assez simple : nous recevons des images et des tapuscrits que nous regardons et que nous lisons sans critère établi par avance, si ce n'est peut-être celui de se laisser surprendre ; certains d'entre eux s'imposent tout de suite, d'autres, mis momentanément de côté, demanderont à être revisités. Ainsi, pour ce qui est de « la ligne », puisque *margelles* n'a pas de thème, celle-ci se dessine en regard des premiers travaux retenus. Vient ensuite la mise en page qui décidera des rapprochements - forcément subjectifs - du corpus. La diversité des contributions (poèmes, récits, photographies, dessins,...) pourrait ne produire qu'une simple compilation, aussi, avertis par cet écueil, nous travaillons avec deux ou trois numéros d'avance, ce qui nous permet également de ne pas écarter *a priori* une proposition qui pourra, dans cette phase d'assemblage, glisser d'un numéro sur l'autre pour y trouver sa place. Les jeux de combinaisons sont multiples et la forme définitive d'un numéro peut dépendre, parfois, d'un ajout de dernière minute.

Certes, décrivant un processus de travail, nous ne répondons pas à la question sous-jacente qui serait celle des choix esthétiques défendus par la maison d'édition, mais comment expliquer l'intérêt qui naît à la découverte d'une écriture (texte ou image, s'entend) et du plaisir renouvelé d'en suivre les avancées ou les métamorphoses. Notre projet est en tout point modeste, car, au fond, nous sommes enclin à supposer que ce n'est pas tant la revue qui révèle les travaux qu'elle présente, que la réciproque. C'est cette dynamique qui nous donne très envie (treize envies) de la prolonger encore.

Le présent numéro a cependant ceci de particulier que les propositions initiales autour desquelles se sont agrégées les autres, sont apparues à l'occasion de la 32^{ème} édition du Salon de la revue de Paris, organisée par l'équipe d'Entrevue. Aussi, nous tenons à les remercier pour l'attention et la confiance qu'elle nous a accordé dès le début de cette aventure.

P.A.

N° ISSN : 2741-0935

Sommaire

Tatiana Tornskata / <i>Frémissements</i> [extraits]	p. 6 - 13
Laurence Fritsch / <i>Douze pierres à porter</i>	p. 14 - 21
Evantias Chaudat / <i>Chairs minérales</i>	p. 22 - 37
Pierre Drogi / <i>sans fond ni rive</i> [extraits]	p. 38 - 47
Caroline Giraud / <i>La sève monte</i> [extraits]	p. 48 - 57
Hervé Bougel / <i>La voix des morts</i> [extraits]	p. 58 - 65
Valérie Giriot / <i>Lune suspendue</i>	p. 66 - 73
Chem Assayag / <i>De l'autre côté</i> [extraits]	p. 74 - 83
Yiorgos Stergiopoulos / <i>Les nains (traduction Anne Barbusse)</i>	p. 84 - 91
Raphaël Dormoy / <i>Madame Edmonde - Codex onirique</i>	p. 92 - 103
Alain Brendel / <i>Cet obscur tissu des songes</i>	p. 104 - 119
Sabÿn Soulard / <i>Comme un sanglier, la patience</i> [extraits]	p. 120 - 127
Julie Buisson / <i>Failles</i>	p. 128 - 135
Adèle Nègre / <i>Remontée</i>	p. 136 - 145
La poésie est là (deux fois) / Charles Juliet & Samuel Beckett	p. 146 - 147
En partage / <i>Pourtant</i> [revue] par P.A.	p. 148 - 149
/ <i>:arts: publics:</i> [revue ouverte] par S. B. D. B.	p. 150 - 151
Les auteurs	p. 152 - 154

Crédits Photographiques

Valérie Giroit : 1^{ère} de couverture, p. 66-67
Evantias Chaudat : p. 22 à 37
Alain Brendel : p. 104 à 119
Caroline Giraud : p. 48-49
Adèle Nègre : p. 3, 38-39, 84-85, 4^{ème} de couv.
Xabi Etcheverry : p. 92-93, 100-101
P.A. : p. 4-5, 6-7, 14-15, 19, 58-59, 64, 74-75, 128-129, 134, 136-137, 146-147

Conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, Mon édition, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariéditeur@gmail.com / site : www.brunoguattariéditeur.fr



Tatiana Tornskata / *Frémissements* [extraits]

les gravures sur les tilleuls
 le pic agrippe l'écorce
 du grand pin
 puis soudain prend
 la vague du vent

le château en ruines
 pierre par pierre
 descendues
 par les chevaux robustes
 ils hennissent encore
 aujourd'hui

une roche est tombée
 a dévalé la colline
 la montagne ronde
 sous le regard
 des milans
 et grands corbeaux
 creuse la tombe

les fraisiers se répandent
 dans les sentes forestières
 plus bas
 la mare se couvre
 de son manteau de glace
 on s'endort
 dans l'hiver
 la moliniaie
 se teinte d'or
 les prémices, la fin de

l'automne
 les tapis de feuilles
 retournent à la
 terre
 qui les engloutit
 on croirait presque
 un estomac
 affamé de litière

la gorge orange
 de l'oiseau
 se teinte
 de rose fusain

quelques gouttes
 perlent à la surface
 les secondes s'étirent
 comme le ver
 dans le bec

•

Sous la tonnelle du pleureur
 que reste-t-il du saule ?

les rameaux tantôt grimpent vers
 la terre tantôt s'enracinent au ciel

la sittelle s'étire sur la branche
 les feuilles tombent
 et les amours s'éteignent
 à contre-jour la hulotte lance son cri
 dans la pénombre lance son cri depuis
 les tréfonds de la forêt

les chanterelles alarment
les grands érables recueillent le silence
et leurs bouches s'abreuvent des mousses

le train s'arrête et emporte les
veines vers d'autres paysages
une cerne de plus
une saison est passée

la bave de crapaud a recouvert à nouveau
les herbes folles
les herbes qui bruissent
et leurs mains qui agrippent un peu de rosée
elles assistent à la course des lierres

les geais ont semé tant de chênes !
il n'en restera qu'un
il fera de l'ombre aux traverses
abritera à la fois l'aube
et les oiseaux naissants

les battements de la nuit
et l'agonie des longicornes
et, aussi, nos espérances

•

Sème

Je jetais des miettes de ton cœur
aux oiseaux
ou était-ce le mien que j'éparpillais
inconsciente

j'avais à moudre mon impuissance
face au temps qui se dévide
à nos mains qui se dérident
oscille la ligne d'eau

les fleurs fanées
sur ta peau où l'encre a coulé
le parchemin au fond du tiroir
la beauté s'est envolée

il ne reste qu'une plume
je ne sais qu'en faire
je la plante dans le sable
toute droite, elle touche le soleil

le sang coule depuis l'épine
je n'avais pas vu la rose
les pétales quand je caressais
ton corps endormi

je vacille sur la crête
je ne sais si je penche
pour la vie sans accros
ou si je m'accroche à nos folies

sois clémente
les papillons se brisent sous la muraille
j'égrène tes lettres, une par une
elles se faufilent entre mes failles.

•

Dans les torrents placides, s'éparpillent
les dernières bribes
brillent encore quelques ailes
entrouvertes
l'envol des nuits d'été
ressentir
les flammes sur les joues
et le vent debout

Je trie haut les cœurs
Les boîtes restées trop longtemps
ouvertes et détricote
les souvenirs
Abîme les secrets
les fosses et ce trou
béant
sans
discontinuer

À l'adret, j'aligne mes blessures
dans l'ombre soutenir à l'usure
dites au berger
qui a mangé le soleil ?
on s'incline
face aux sommets

On s'oublie sur les crêtes au bord
du précipice
au solstice
j'effleure la surface sans
saisir les sons graves qui s'échappent
happés par les courants

Mes regrets sur ta poitrine
se soulèvent en longs sanglots
on se console dans les
cirques sans disque
séisme dans les nacelles
J'ai soupiré cent fois et ils
l'ont laissée partir laissée
partir la joie lassée
des enveloppes sans un mot et
des coquilles vides

Paumes ouvertes j'ai pris le chemin
inverse
Au creux de la vague
il y avait écrit
des peines doubles
des remords troubles
un nom comme empire
un méandre à parcourir
il y avait écrit
« Rester Partir »
et des mots
que tu ne liras pas

« Rester Partir
le voyage impossible »

•



Laurence Fritsch / Douze pierres à porter

les miroirs chatoyants de la vie
 les arbres et les feuilles de la pensée
 le vertige des herbes agitées
 qui disparaissent
 poudroyant, le lichen sur la pierre, l'amour
 même l'éternité n'est pas pour toujours

la pierre est un sein crispé
 vert passé entre les galets couverts d'algues fils
 des cheveux d'ange
 demain je m'installerai dans ta voix
 ton murmure devient corde
 tes mots sans bruit dans l'eau profonde
 écrire, plutôt extraire
 un filet de pierre dans un sein crispé

elle creuse profond pour mieux s'ancrer dans le sol
 la pierre
 dans la substance orageuse du gneiss roule la montagne
 porter toujours le silence plus haut, dans l'épaisseur des lointains
 la lumière
 lichen, pierre, lumière, vertige organique,
 l'œil ne s'arrache pas aux herbes

tu avances à reculons
 la vie derrière toi
 même si chaque pas coûte
 la lumière est devant
 dans les étoiles de nos yeux d'enfant
 dans les diamants de nos rêves partagés
 dans les pierres de nos murs érigés
 nous serons ensemble

sa porte d'ombre ouverte
 aux quatre vents
 seraient-ce des fenêtres pour l'âme ?
 sènegons soldanelles raiponces
 tendent par la fente leurs oriflammes
 dans la terre sombre s'enfoncent
 dans mystère des chambres
 les récits de nos ancêtres
 leurs corps et des offrandes
 - je dépose sur la pierre plate un lys martagon

tu retournes les pierres
d'une invisible terre
des rafales nourrissent le hasard
des vers pourrissent les feuilles
tu recueilles les graines noires
d'une plante disparue
- la plainte foulée au pied ne germe pas

◦

il dit
où que tu marches, le vent
parle en toi et demeure
le souffle de sa voix d'avant
l'accident la fêlure la rumeur
encore ta voix aux abois

il gémit entre tes omoplates
le vent qui emporte tes mots
ramasse tasse éclate
la pierre n'a pas le choix
bris ou tesson
elle gît

◦

dans le squelette d'arbre
dans la lande épineuse
la feuille isolée
la fleur de genêt
la première vague de l'année
avec la main tremble
sur le seuil je dépose
la pierre talisman

◦



je sais où je vais
je chemine entre les pierres
et le vent chasse les fers
qui s'accrochent à mes pieds
là où je vais l'air est pur

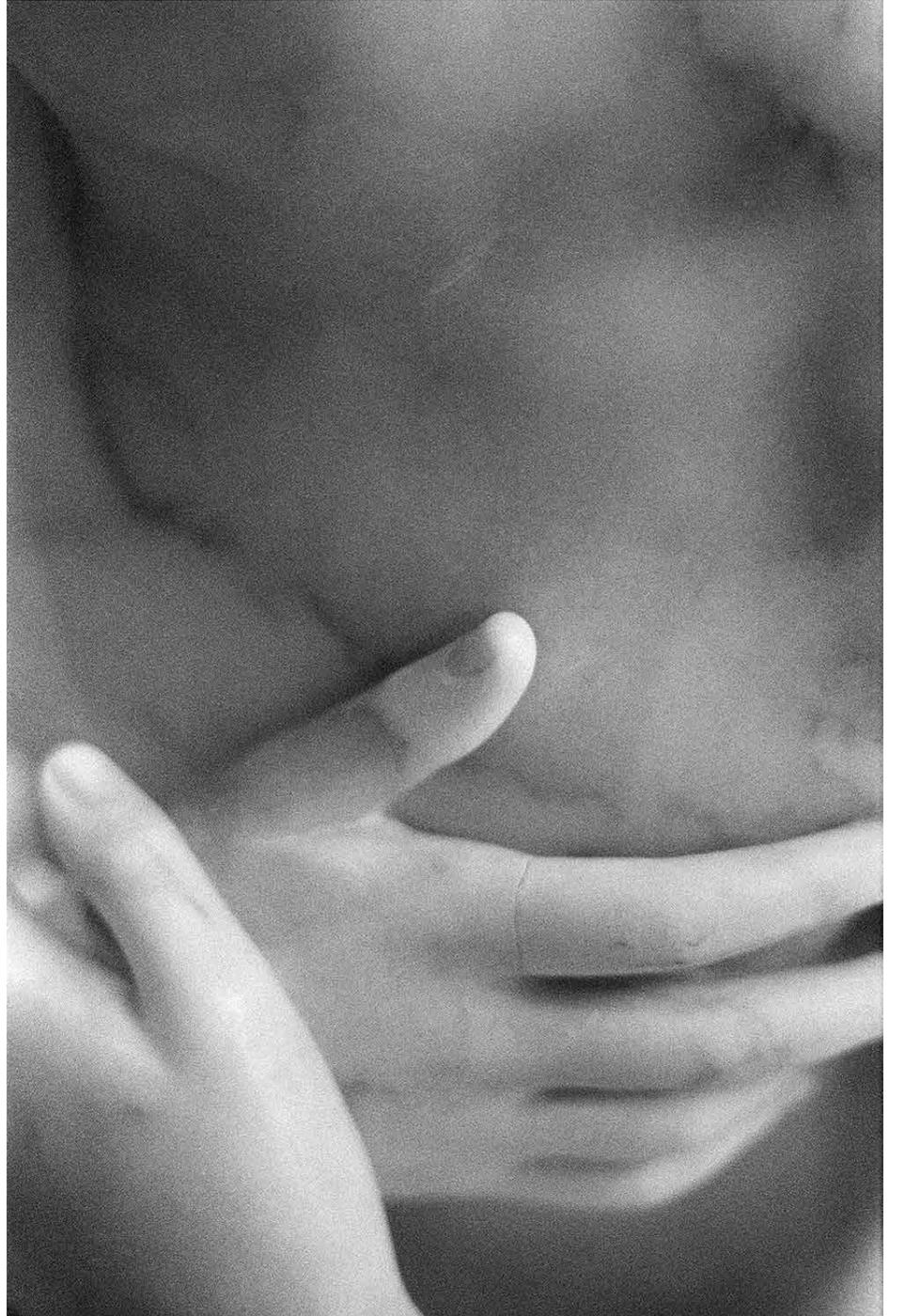
la vie comme un monument d'absence
des morceaux épars de souvenance
mémoire effritée des bouts de toi
paroles blanches mots étroits
ton souvenir s'effiloche
un galet dans la poche
reste

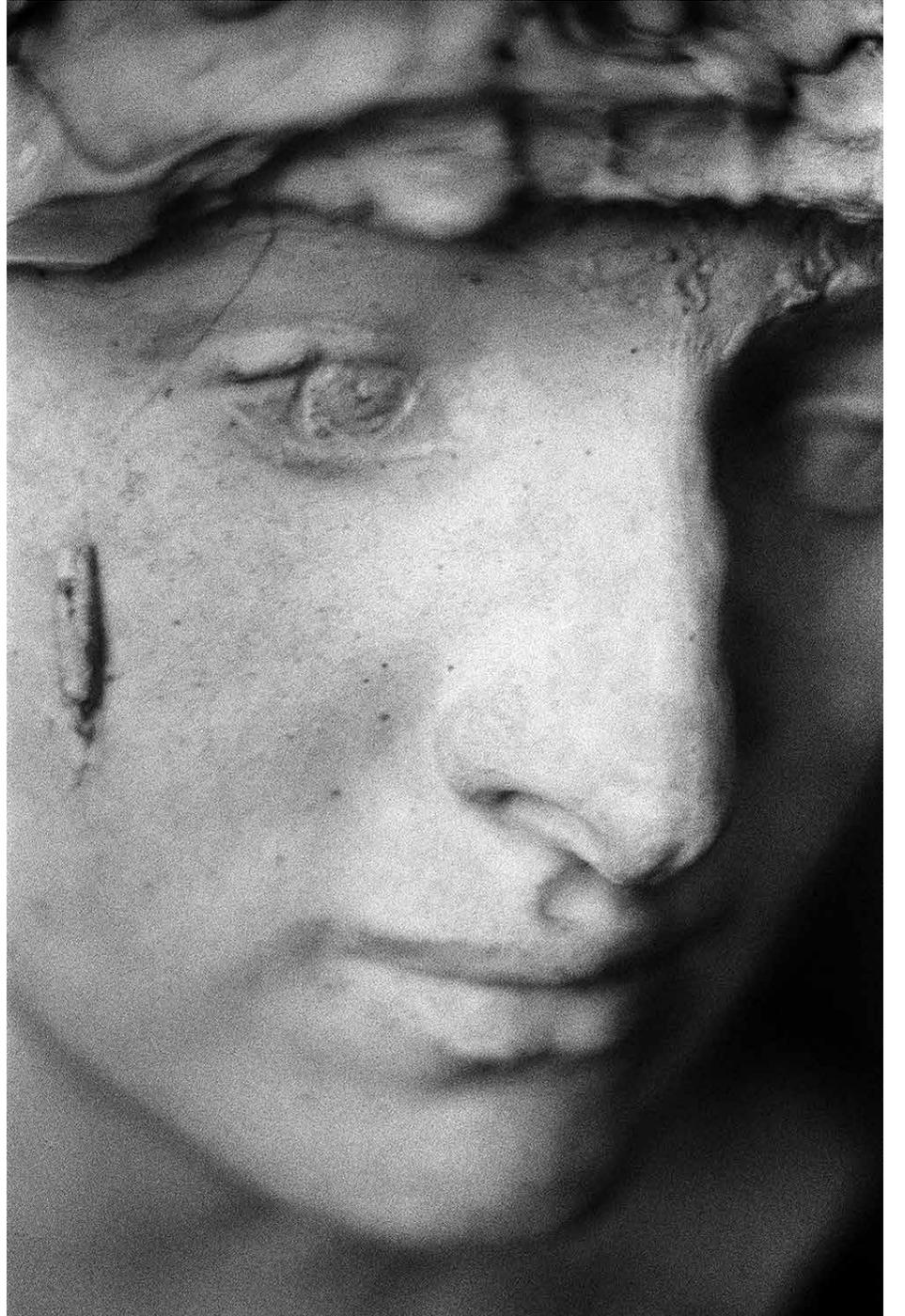
Des canoës dans la voix
empêchent la rivière de couler
tu rames à contre-courant
gardant tes secrets galets
à fond de cale
la main dans le flot de l'eau
tu pêches des torrents de larmes
ici tout est variable
temps humeur amour
des grains de mica
brillent dans l'arène
ici tout est variable
ciel croyance illusion
un galet dans la poche
transporte les souvenirs
- les mots s'en vont à la dérive

enterre le galet au fond d'un souterrain
peut-on faire semblant d'oublier
d'où on vient ?
le caillou plat ricoche sans fin
l'écho au fonds du puits
l'eau des souvenirs
gargouille gorgone
tant de silex accumulé
dans le froid remous
de l'enfance pétrifiée



Evantias Chaudat / *Chairs minérales*

















Pierre Drogi / *sans fond ni rive* [extraits]

confidence

Merci pour cette
ombre de créature
, spectralement appliquée
sur un sol
caillouteux

(raboteux)

Loup se faisant bronzer
sur la plage
malgré les
objurgations gouvernementales ?

Grillé ?

« la vertu est hardie et la bonté ignore la peur . »

suite vibrée au cri tremblant

faire ligne , mine et profil bas .
une vie de paillasse une vie de paillason
– sept secondes – : et la croûte terrestre terre
tenue terreur interrompue .

cœurs battants rossignols noirs

Toussez voir avant de monter ,
dans le recueil social

chant de mésange à deux
inflexions
à deux têtes
suspendu dans le jardin
ou dans la cour
hésitation imperceptible
posée
dans
l'énergie du jour

Tu
n'est pas
un objet
Tu

Tu ne l'es

Toi
dont le pouvoir
insiste dans le
sans-pouvoir

comme son ombre

voix de caverne pour les enfants dans la dureté acquise on perd
→ l'humanité .

bréviaire décalé du temps présent : identifie-toi consomme .

un été de hulottes un été de chevêche :
le jugement dernier (pardon !)
sera assuré par des
trompettes d'ipomées

et si le vol décidé de deux cygnes
affirmé
affirmatif secoue l'air
d'un battement
on n'entend pas jusqu'ici son sifflement

•

vaincus mais cohérents , en conscience .

je fais (toujours) le signe de la
plaine

ce fond de sable exhibe par endroits muscles glaiseux algues agitées
en surface inverse et sans reflet « miroir sans tain » forêt peuplée
→ de bruits de bois de cris de souffles
surface qui glisse inexorable la raison éclairée par le cœur
alors on inventa ce nom : *polygonum arenosa*
(*arenosa* ?)
pour fixer quelque chose même hors de l'axe
parmi les surgeons virides qui miment la forêt à ras de sol agités
→ et froissés par du vent

hypolaïs ictérine ou bien pouillot fitis
tes pieds flottants frottent le ciment dur

laissez-y passer les meutes criardes occupées et plus aptes à courir
garez-vous ! ne bougez plus !
lors du dépassement
quand l'odeur surie s'interpose à la verdure des lianes

depuis la corde qui se tend souplement la flèche
tranche sur la corde exacte
coupant au ras du cri le tracé volant brûlant syncopé
des chouettes

idéologue du siècle :

et maintenant je suis mort tu ne peux plus rien contre moi
crois-tu ?

je ne suis pas consommable

crois-tu ?

ou – zoum , zoum – ni *heimlich* ni *kaiserlich* ni *königlich*... que la
honte lui revienne ! les riverains seraient plutôt du genre il est temps
→ d'aller se beigner ! – avec les poings

mais dans l'entre-deux
dans cette rencontre des regards et des saluts réciproques
– dans cette prise en compte
et *rebonjour M. Kant* : dans ce respect –
il y a point de fuite décentré et vivant

lourdeur de l'air extrême lourdeur effet de cloche j'en suis témoin
les bonds dans l'eau asphyxiés le jeu de glisse d'un rameur sur une
→ planche debout au fil de l'eau
froissèrent les sensations ensemble comme à sa surface

écorce luisante dorée riche d'images lentes
ils ne détruiront pas tout (crois-tu ?)
pas la lumière .

un silence braconné porté sur l'herbe (s'applique à pourrir lentement)
peau arrachée à l'endroit des nageoires
l'odeur n'est pas encore caractéristique révélant la chair
→ blanche
palmée comme chair de raie
n'attire pas les mouettes (pas encore) n'interdit pas de se mettre
→ sous le vent

amour du ciel mésangé
malicieux qui fait rivage
d'une résumante façon : les statues prirent alors des poses
→ affligeantes .

nouvelles fournées de clameur yakoute

polygone des sables (aréneux ? aréneuse ?)

l'adresse mal copiée de Pilar fait le jardin mort .

qui croira cependant qu'un cours s'administre comme un
suppositoire ?

la balayeuse (municipale) arrose exprès les couchés une
passante proteste
dans l'angle mort une volée de mésanges et les lessives vont
bon train

à l'abri , dans l'encoignure

car c'est hypnose sur hypnose

voyageurs retranchés rideaux tirés arbres eux-mêmes atténués
pâleur pastel des traits de terre et de sel , le train lancé
suture la plaine .

« c'est assez beau » « oui c'est joli » maniées comme phrases
assassines .

bifurcation de chemins de fer et d'acier

sur toute la surface du plan
paroxysme du rayonnisme expérimental

deux goélands juchés sur des chapeaux de zinc
se font des révérences

c'est
à qui sera le plus poli
à qui sera le plus huileux
dans l'obséquiosité ambiante

tout-yeux de ce qui reste
jusque dans la lactosité laitance
(la correction de lait) de l'eau laissée



Caroline Giraud / *La sève monte*

C'est ici que l'on couche
 avec les herbes folles
 morilles endiablées
 désirant Cassiopée
 se dressent vers la nuit
 qui l'arrose en retour
 - estive boréale
 de son lait infini

Là où dansent les arbres
 tanguera le vertige
 là où file la sphaigne
 les loups reparaîtront
 et le miel toutes fleurs
 coulera à foison

La sève monte
 un autre printemps

Viens !

(Chavanac)

Je suis la mémoire de tes rêves et de tes promesses
 celle qui affleure quand tu es nu
 urgence, urgence retiens-moi !
 Pose ta paume sur mes flancs
 respire ma brume
 feu follet, apparition, nourris mon encre
 donne-moi vie !

(Meymac)

o

Liquide, une cordelle
 du puits au chavirant,
 ruisselle et puis se tend
 - mélopée de dotâr
 sorbet suave safran
 en songes acrobates
 sur les ponts d'Ispahan

Il y eut des fenêtres,
 des nuits sans barreaux,
 des voiles alanguies,
 des fontaines de mots

Le savais-tu Mon Amiral
 il faut mourir deux fois

pour atteindre Nida

(Nida, Lituanie / Montpellier)

Ça ne brûle pas
ça glisse et ondule comme un ruisseau de printemps
une symphonie longue
où des accents aigus
sèment des vents marins

juste

assez battants pour croire chavirer
et regagner la rive
dessoiffés-décoiffés
bien vifs bien fouettés
bien arrivés bien arrimés
accueillis en écho
jusqu'au prochain

signal

(Bruxelles)

En lieu de l'âme grise
des nuits sèches
des bourgeons gelés
- remonter l'eau filante qui paresse là-haut
braise fraîche tourbière
maquis fauve

chemin de retrouvailles

entre l'ombre et le corps écaillé de la salamandre
l'orpailleuse s' é p u i s e

(Tourbière du Longeyroux)

C'était un soir d'ombres lunaires
si j'avais su être un moineau
un poing dressé un réverbère
était-ce un sort orange amère
tes yeux de laque vive de chaux
un dieu pudique en délibère
Reviendras-tu sous les bouleaux

(Meymac)

o

Je partirai un jour de mai
entre le soir et les mirages

Je partirai avant l'orage
entre la terre et les nuages

Je partirai avant l'été
dans un vent frais

léger

léger

Je partirai pour qu'au matin
on me parcoure
comme un jardin
bleuté

tranquille
enfin

(Bruxelles)

Les hommes ne dansent plus
en regardant la Lune
ils ont tout oublié
sous le banc aux lichens
un ver luisant insiste
les femmes saignent encore
merlette et pie en gausent¹
le vieux boulanger tond
tant qu'il peut avancer
il faut que ce soit net
 lisse
trop de vie surtout pas
les hommes ne dansent plus
la lumière coûte cher
regarde un peu la Lune
elle apprend à saigner

(Meymac)

◦

Rêve d'encre ma sève noire
en ta couleur-e se façonne

Seiche furtiv' glisse mémoire
rêve d'encre ma sève noire

Vers d'autres soirs-e la friponne
Aède qui peint ton histoire

Rêve d'ancre ma sève noire
en ta tiédeur m'abandonne

(Bruxelles/Meymac)²

Tu sens le serpolet la myrtille sauvage
La girofle embusquée sous la bogue feuillage
La caillade brebis aux rides alléchantes
Le cassis ravi la tisane à la menthe
Dans le pré aux grillons je m'en vais pêcher – biche !
Comme une jeune abbessse tu vas le sein léger
En chemin des soupirs par le pont des amours
La coupe à l'échauguette et te voilà bien gaye
Du beffroi à la croix pour qui compte les heures
Adieu les an-nées chiches tu rayonnes biquette
Jarrige de Maimac tu m'encorrèz' le coeur

(Meymac)

◦

Je ne sais plus très bien
à quoi
ou qui je pense
tu es là déjà là
ton pouls scande l'attente
tes yeux d'ambre
de soie
s'estompent quand j' a v a n c e
cette peau de miroir
qui
- déjà
dit le ciel

et l'insolence quiète
 des rêves invaincus

(Pervalka, Lituanie)

Dans la lumière du Nord
chaque voile suggère
la peau de ton aura d'eau
- sourde à mes heures dociles
seule la résistance
aimante ta chaloupe

De quel bois sommes-nous
la sève
le reflet
le rondin porteur de maisons douces
la pièce maîtresse
la mitraille d'abondance
la branche ultime

(Paluse, Lituanie)

Un filet de paresse
flotte aux bras souples
d'un mai las
pondérable
il envole l'envie
ailleurs

Et si un lundi vain
le vent tend la caresse
d'un vol bouclé de glycines
l'eau trampoline

(Bruxelles/Lugano)

Ploie-moi rive gelée
à bord l'âme dure
tu es racines
pars
ciel chimérique

Sombre leur
diluée
silice enfin
je cri s t a l l i s e

(Lac Pavin)

o

o

1 - Principe de Gause : Ce principe revient à dire que deux espèces ne peuvent partager la même niche écologique (Wikipedia)

Gloser : Faire sur quelqu'un, quelque chose des commentaires malveillants ; critiquer : Gloser sur les défauts d'un collègue. Synonymes : critiquer - épiloguer.

Ou : Éclaircir un texte par une glose. (Larousse)

Se gausser : Se moquer ouvertement de quelqu'un ou de son attitude ; le railler. (Larousse)

2 - Rêve d'encre a déjà été publié dans la revue «Poétiqetac #2 » en Juin 2022 sous le titre Homochrome.



Hervé Bougel / *La voix des morts*

La pierre enfin la poudre
 on ne sait pas d'où vient le sel

 on cherche l'avalanche
 la césure des yeux

 le flot dérivé des barrages
 l'annonce des morts

 La mer franchit les digues
 les pierres du rivage

 Sous les yeux passe un mort
 a-t-il cédé à l'aveuglement du monde ?

 le sel creuse l'os
 l'os échappe à la mer

 aux pierres ajourées
 peuplées de bêtes profondes

 Quel ange arrime ses cils
 aux confins des marées ?

 L'iode exhale son humeur
 de chienne la trace de ses dents

 Voici où nous sommes
 loin de l'eau retirée

 Quel ange nous surveille
 de ses yeux coupés ?

Un million d'oiseaux
 dépassent l'ange

le ciel est gris
 nul ne l'atteint

La mer est pâle
 peuplée de morts

Le ciel son oeil posé : une mouche
 sur le dernier corps extrait du sel

Où passe l'écume
 le sable meurt

Marge
 que rien ne déflore

Un mort est sans abri
 rangé sur le corail bientôt lavé

Qu'on le couvre d'algues
 qu'on le repousse au large

Qu'il soit sec :
 un poisson vide

Que son corps écaillé
 navigue

Un mort au loin
 cloué aux rochers

qu'on le jette à la mer
 les yeux éclairés

Un mort au loin
renaît

un habit sec de hareng lumineux
le révèle le revêt

Il ne pèse
vidé

pas plus que le poids de ses os
pas plus que l'écaille

Qu'on le pèle
qu'on soit en lui l'animal profane

Qu'il soit cet arbre pitoyable
couvert des fientes d'oiseaux

Que de ses os troués
renaisse la branche
Ou encore
à l'été frémissant

une plage peuplée
de gens en vie

muscles saillants
quelle mer les appelle ?

Noire est la bouche du mort
garnie de plomb D'où vient-il ?

Un mort à l'espace de la mer
mais il ne bouge pas

Son corps est à présent sans défaut
un ange le protège et l'absous

À son propre corps
devenir inabordable

La main du tricheur

un ciel où l'on écoute
la voix des morts :

la même parvenue

l'oeil son goût de mer
immobile en sa pierre ferme

Un éclat de salive les pierres

On avance avec sa pensée
l'oeil brisé cerné de ses tempes

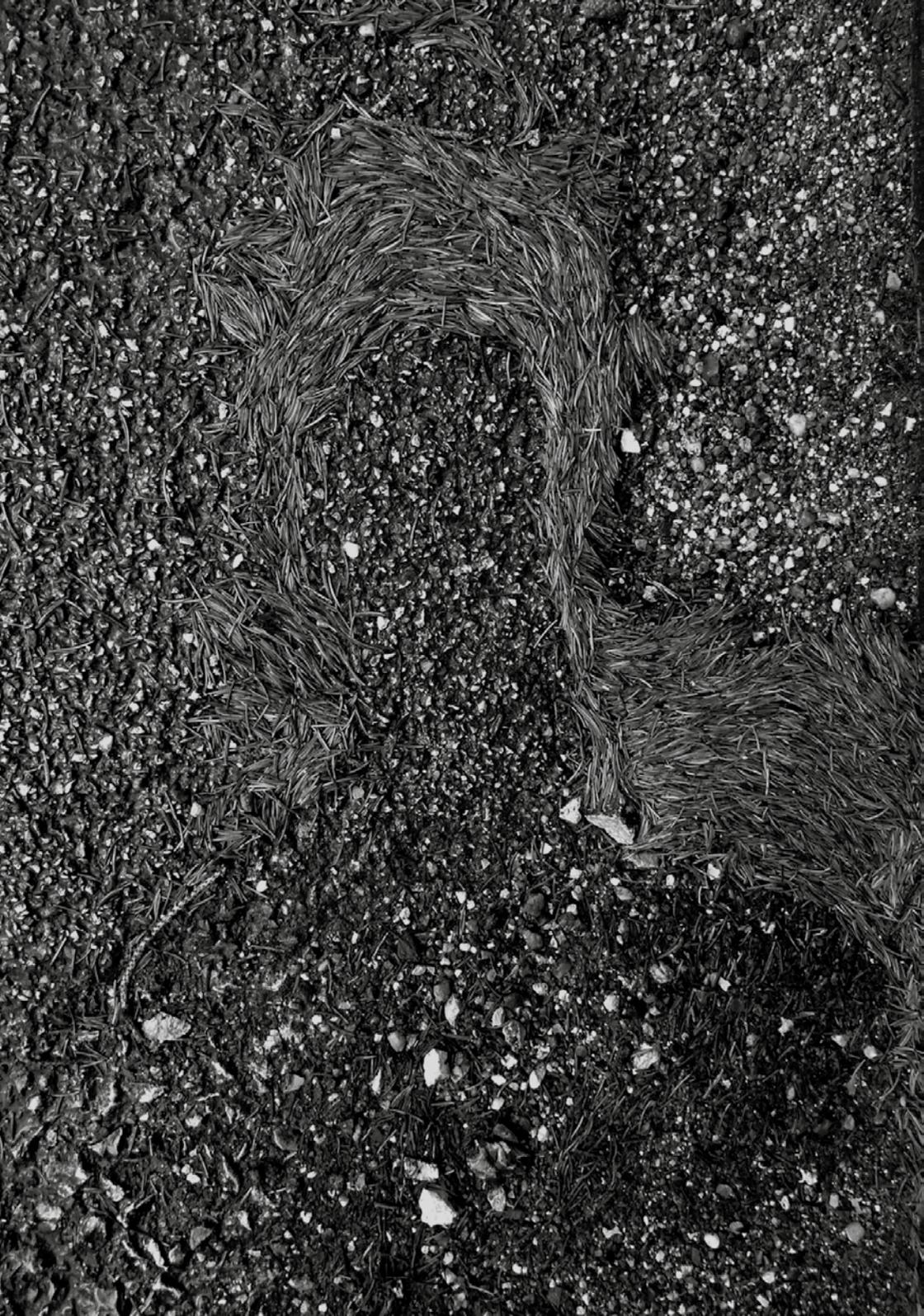
la vague prête à mordre

Oiseau de nage
il se voyait si haut

avec la facilité des pierres
une main l'abat

Un Dieu mort
traverse le fleuve
et sa résine

Attise le recul des eaux
et touche à l'amertume du monde



Il y a là un assassin
il trouve la ligne et l'ombre

Sa main est le couteau
la planche de bois

où le corps s'étale
le vent perce ses oreilles

Le savon dans la gorge
à l'angle des dents

la mousse l'écume
le ciel et tout son temps

Reste un homme secret

dans son désordre mort

La voix des morts est paru en 1998 en édition typographique, aux éditions « À l'impatient », chez Christine Brisset.



Valérie Girot / *Une Lune suspendue*

J'irai sur le sentier.
 Sur le sentier des oliviers.
 J'irai sur le sentier.
 Respirer.

◦

La mer s'étend. S'évase. Bien plus loin que le regard. La mer ne se ramasse pas. Ne s'éponge pas. Elle est. C'est tout. Immuable. Le ciel mange. Un peu. Le ciel la boit. Un peu. Le ciel l'aspire. Beaucoup. Peut-être un temps. Celui des retrouvailles qui n'en finiraient pas. Caméléons de l'eau sourde. Complaintes humides. Incessante mer. Ici serait né l'envoûtement d'un instant. Nuit s'est essayée. Elle a sorti un bras. Juste un bras. Décharné. Un bras de terre qui s'égosille. Au large ; maints filets. Des lampes qui frémissent comme des feux follets sur la crête du désir. Lucioles à fleur de marées. Combien sommes-nous à avoir prononcé ce mot : Mer ? Combien à la manger des yeux ? Sans jamais la retenir Là ; l'eau salée dans la gorge Là ; les coquillages presque à nu. Acérés comme des couteaux. Là ; partout ; l'écume Et des souvenirs qui s'enlisent. La mer revient Bouche goulue ; avide de vagues. Enfournée, la mémoire. Encore une fois Mer. Aussi. Seule.

◦

Je ne sais pas où est le temps.
 Peut-être là, où je l'écris;
 Peut-être là, où je l'effleure.
 Un peu de temps du bout des doigts.
 Un peu de temps, même un instant.
 Amorce d'une chute.
 Vertige du sol.

Je ne sais pas où est le temps.
 Pays lointain et incertain.
 Là où tu es, juste au gré de.
 Là où tu lis, presque à fleur de.

Je ne sais pas où est le temps.
 Dis ce mot
 Tu
 En plein délié.
 L'ombre persiste.
 Je ne sais pas où est le temps.
 Un fruit tangué
 Sur le bout de ta langue

◦

Ils auront beau
 remplir les écuelles à ras bord,
 la coupe ne sera jamais assez pleine.
 L'eau monte un peu partout.
 Mon ami boîte légèrement.
 Je l'entends parler aux chiens.
 Je lui dis :
 Un jour,
 les oiseaux nageront et la tristesse n'aura plus de prise.

◦

Elle dit :

*Revenons un peu en arrière.
Retournons un instant sous le grand saule.*

Mais le vent balaie le chemin de terre.
Mais les cailloux clignent un peu des yeux.
(Il faut dire que l'aubépine s'accorde à son regard.)

Elle dit encore :

Allons simplement.

Puis elle reste là.
Le cœur incliné au bord de sa mort.

o

La chaleur découvre le jour.
L'orage attendra.
Je marche ;
cherche un bord.
une maison retient son souffle.
Les murs ne pipent pas mot.
La chaleur commence à serrer mes chevilles.
Mieux vaudrait attendre la nuit ;
que les paysages s'évasent.
Je sens la terre qui gonfle.
j'aimerais me risquer,
comme un coquillage déplacé sur le sable,
à écrire
– enfin –
au plus loin de moi.

o

Sur nous
pas à pas
Nuit remonte son complet
redresse l'encolure
étoiles en manchettes
sans en découdre

Et nous
tirant
encore une fois
sur les fils de nos mots
et Lune
en boutonnière
pendant
encore une fois
dans l'encrier
du mystère

Car Nuit ne tombe pas
Nuit est toujours là

o

L'escalier était coquillage et certains soirs – sur mes
songes lentement recroquevillé, le bois nacré sous mes
orteils craquait –

là où les marches
plus anciennes se faisaient

suspendue à la rampe de la nuit
dans l'antre de la lune j'allais

o

Je vieillis sans trop de bruit
près de l'enfance

L'enfance est comme un grand pré
et parfois les poèmes s'y retrouvent

◦

Au centre d'une arène
terre battue
ciel confus
les gradins de pierre s'adossent

Vain simulacre
où tout se perd
Même les fantômes
caracolent
là où s'irisent les mains
d'arcs
aux ciels retenus

Mais voilà que l'arène se meut
À la pointe d'une toupie
le vertige s'immisce
peu à peu les couleurs se mêlent
nul ne peut s'en départir

le vert du bleu
déjà s'évase

Un instant
je l'ai pensé
mais sur la piste
déjà ne suis plus

◦

Quand j'étais enfant, il y avait une tonnelle à la ferme.
J'aimais cette tonnelle.
Elle était rectangulaire.
Un rectangle de trois côtés seulement car ouvert sur le devant.
Cette tonnelle me semblait si solitaire.
Presque ignorée.
Reléguée.
Oubliée ; je ne sais.
J'aimais la visiter.
Je ne sais pas de quelles feuillages était couverte son armature.
Je ne me suis pas posée la question, petite.
J'allais juste sous cette tonnelle.
Simplement.
Et je marchais.
Parfois je m'arrêtais.
Je ne sais plus à quoi je pensais.
Je me souviens surtout des cailloux.
De tout petits cailloux.
Le sol en était jonché.
Quand je pénétrais dans cet espace, ils crissaient sous mes pas.
De tout petits crissements ;
Oui ; c'est cela.
Le bruit des cailloux.
Il me semblait que chacun prononçait un mot.
Ou un silence.
Un seul.
Et le monde était là.
En chacun.
La tonnelle me manque.

◦



Chem Assayag / De l'autre côté

Le voyage

Tu portes le voyage sur tes épaules comme une montagne, un poids immense, chaque bifurcation te fait accomplir des détours sans fin. Tes pas portent les stigmates des tourbes, des cahots et des entorses. Lorsque tu regardes l'horizon tes yeux sont fatigués de la monotonie des paysages qui habitent ta vue, et lorsque tu fermes les paupières la persistance des images te fait regretter la lumière insipide. Le voyage te paraît sans fin et parfois tu te demandes s'il a commencé avant ta naissance ; cela d'ailleurs n'aurait aucune importance dans la reptation infinie des jours. Tu ne devines aucun terme au périple que tu inventes, aucune clôture. Le labyrinthe est bien trop grand te disent tes muscles douloureux et suppliants. Bien trop grand. Pourtant tu continues, les épaules fratricides et le cœur éreinté, tu continues, et cette seule pensée te fait accomplir le prochain pas.

La coquille de noix

La coquille de noix est sur la plage, au bord de l'eau, posée sur le sable. Elle ne sait pas pourquoi elle est là, précisément, à la lisière de ce monde-là mais elle ne pourrait être ailleurs, car ce monde est sa vie. Elle entend le bruit de l'océan, elle sent les vibrations de la mer et des courants, elle perçoit la force de l'élément. Elle est à sa place et elle attend. Et le tumulte arrive, la puissance de la vague qui écume, les couleurs innombrables entre le bleu et le gris, palette infinie du repos des yeux, la texture fraîche et iodée des liquides, le rythme ancestral qui va et ourle ; la coquille est immergée, fécondée, baignée, par cette marée qui la berce et la laisse, après un temps qui est une absence de temps, posée sur la sable. Des gouttes sont vives sur son écorce et d'autres ont déjà plongé en son cœur pour la gonfler et la gorger d'une sève neuve et prémonitoire. La coquille de noix est sur la plage et elle attend. Elle est à sa place et elle attend.

Guetteurs aux fenêtres

Nous sommes à nouveau les guetteurs aux fenêtres, ceux qui regardent le monde à travers d'étroites surfaces de verre. L'horizon s'est de nouveau rétréci, entravé par la maladie, nos peurs et l'inconnu qui rôde. Nous sommes les empêchés, marins cloués au port, voyageurs enchaînés à leurs lits, rêveurs au sommeil agité et somnambule. Nous sommes les empêchés. Nous sommes les assignés à résidence, les marcheurs immobiles, les danseurs sans musique. Nous sommes les empêchés. Alors, nous apprenons dans la douleur de nos corps qui se cognent contre les murs, dans la brûlure des paroles dont l'écho est renvoyé instantanément par nos miroirs, dans l'effroi de nos regards qui se heurtent aux portes closes. Nous apprenons à la vitesse des interdits qui nous encerclent. Nous devons réinventer nos gestes, un à un, réécrire la grammaire de nos existences, recomposer un alphabet dont certaines lettres ont disparu. Nous devons faire avec le moins, le raturé, l'incomplet, l'absent, lointains descendants d'artistes qui avaient débarrassé la vie de tout le superflu. Nous devons vivre avec ce qui nous est donné ou plutôt avec ce qui n'est pas ôté et conquérir chaque jour la possibilité des rêves et de l'espoir, gagner chaque recoin de vie pleine, chaque éclat de rire enciélé. Nous sommes les empêchés et c'est pour cela que nous sommes humains.

Canicule 1

La sueur a envahi mon front, marée intérieure qui cherche un chemin de respiration. Mes yeux piquent, et la ville apparaît dans une vision saline, où des cristaux minuscules s'accrochent aux passants et aux façades des immeubles. Des sillons creusent mon visage et viennent se perdre sur mes lèvres qui goûtent avec étonnement la mémoire d'une mer lointaine. La chaleur est sur mon cou et mes épaules, comme un animal qui se faufile, dont on ne parvient jamais à savoir où il est. Elle se répand, par pulsations, sous mes bras ou au creux de mon ventre, et mes vêtements s'imprègnent d'une humidité qui est une rosée brûlante. Dans les plis de mes cuisses ou de mes genoux je sens maintenant un frottement rêche dont je ne sais s'il est imaginaire ou réel. A chaque pas la plante de mes pieds semble caresser une plaine d'aiguilles, et je retiens un cri. La sueur m'a envahi.

Canicule 2

La chaleur repte sur ma peau comme un lézard humide et nerveux ; elle chaloupe, sel acidant qui dépose des vaguelettes blanches, cartes imaginaires d'un monde solaire qui se décalque sur mon corps. Cela se fait dans un silence d'avant histoire, dans l'immobilité happée de la ville, épuisée par la thermocalypse estivale. Chaque pas que je fais dans ce paysage figé par les températures du feu se fait au prix d'un effort qui fait grouiller des pattes slurpantes dans mon esprit envahi par une fatigue préhistorique. Mon seul espoir est l'eau.

Canicule 3

La ville est saisie par une torpeur qui semble avoir débuté il y a des siècles, avant que des pas et des mouvements la traversent. Les passants marchent, faces tournées vers le bitume, écrasés par la chaleur qu'ils portent sur leurs épaules comme des haltérophiles de l'enfer. On aperçoit des insectes qui semblaient avoir déserté le monde mais profitent de la fournaise pour exhiber à nouveau leurs carapaces luisantes et leurs yeux furtifs. Des halos de brume brouillent les perceptions et les sens et tout se confond à la lisière des paupières. La fatigue recouvre tout et chacun attend avec inquiétude le sommeil hypothétique de la nuit.

Les jours rabougrissent

Les jours rabougrissent, amputés de lumière à leurs extrémités, comme des malades qu'il faut sauver. Un dieu sans doute aveugle semble vouloir leur ôter de la clarté, dans un acharnement que justifie peut être sa mégalomanie ou son absence. Les jours rabougrissent recroquevillés sur eux-mêmes dans cette répétition monotone qui les rend d'une fadeur de pierre. Nous ne faisons plus tinter nos verres à la terrasse des cafés, nous ne nous promenons plus sans but et sans savoir jusqu'où nous pourrions aller, nous ne dansons plus avec des inconnus au milieu d'une foule que la musique anime de sa fête. Les jours rabougrissent réduits aux bords lisses des écrans qui clignotent, aux sonneries aigües des téléphones réfléchissants, aux annonces saturées de chiffres incompréhensibles. Les jours rabougrissent car on ne les arrose plus avec la liberté de l'imprévu et le sourire de l'insouciance, car on ne les nourrit plus avec les paysages à venir et les horizons des océans. Les jours rabougrissent, l'hiver approche et l'on ne sait pas combien de temps il va durer.

Je me suis regardé

Je me suis regardé dans la glace. Mes cheveux ont poussé, ils sont longs désormais, peut-être même n'ont-ils jamais été aussi longs, et ce reflet provoque un léger picotement au creux de mon coude. Je me reconnais, c'est bien mon image sur la surface archaïque et inaltérable du reflet, mais il y a quelque chose, comme un tremblement, et mon visage semble frôlé par une trace ou un oubli. Je scrute le verre avec une attention plus vive, le pli des yeux et les muscles tendus comme des flèches, comme un petit animal qui flaire le sol à la recherche d'une proie douce. Je parcours mes traits, la plaine du front, les sillons des lèvres, les pentes des joues, la pierre du menton, aux aguets de moi-même. Pour mieux suivre la piste de mon regard, mes doigts se posent sur la peau brillante de mon écho et en suivent les contours, s'attardant sur les éclats de lumière et les illusions que mon esprit invente, troublé par sa propre habileté. J'avance lentement, inquiet de ne pas perdre le souvenir de ce que j'ai cru apercevoir, l'ombre tapie dans mes iris. J'avance avec une prudence calme et précieuse, pour apercevoir ce qui n'a pas de nom. J'avance, immobile face à celui qui était celui que j'étais, et je saisis le fragment de mon doute : j'ai changé.



Yiorgos Stergiopoulos / *Les nains*
(traduction Anne Barbusse)

ΟΙ ΝΑΝΟΙ (LES NAINS)

« Η Κόλαση είναι οι άλλοι » - Ζαν Πωλ Σάρτρ
 « L'enfer, c'est les autres » Jean-Paul Sartre

I

Το ξημέρωμα κερδίζει έδαφος στον ουρανό. Σπίτι-σπίτι, η πόλη ανοίγει τα μάτια της. Περπατώ ανάμεσα σε νάνους. Δακρύζουν αίμα. Απότομα το χέρι χώνεται στην τσέπη, βγάζουν το παιδικό τους πρόσωπο, σκουπίζονται και συνεχίζουν.

Το πρόσωπο του παιδιού ανήσυχο, τσαλακωμένο και κρυφό στην τσέπη. Πέτρινα βλέμματα κι ένα κουβάρι τύψει μπλεγμένο μες στα πόδια τους. Περπατώ δίπλα τους, με αγνοούν, μονολογώντας συνεχώς πως « η κόλαση κρύβεται στην ευτυχία, εκείνη που μας ψιθύρισε η μάνα όταν ήμαστε στην κούνια και, έκτοτε, προσπαθούμε να θυμηθούμε το χαμόγελό της ».

Οχι η θύμηση. Κόλαση, μονάχα η μετάνοια.

L'aube gagne du terrain sur le ciel. Maison par maison, la ville ouvre ses yeux. Je marche parmi des nains. Ils pleurent du sang. Subitement leur main s'enfonce dans leur poche, ils sortent leur visage d'enfant, le nettoient et continuent.

Le visage de l'enfant inquiet, fripé et caché dans la poche. Des regards de pierre et un écheveau de remords emmêlé dans leurs pieds. Je marche à côté d'eux, ils m'ignorent, monologuant continuellement que « l'enfer se cache dans le bonheur, celui que nous a murmuré la mère quand nous étions dans le berceau et, depuis, nous cherchons à nous souvenir de son sourire ».

Non pas le souvenir. L'enfer, c'est seulement le remords.

II

Τίνος η σιωπή σάς φίμωσε άνθρωποι της πόλης; Ποιος θεός στρογγυλοκάθισε μες στον λαιμό, κι ο,τι τρων' τα μάτια φιλτράρεται απ' αυτόν, φτάνει παραμορφωμένο στην ψυχή;

Τόσο αγαπήσατε, που κονταίνετε ο ένας τον άλλο, να προστατεύετε αφ' υψηλού όσους αγαπάτε! Εξυπνοι, τόσο αγαπήσατε, που γίνате όλοι νάνοι! Κανείς σας δεν βλέπει, ούτε πάνω από τον εαυτό του.

Αγαπημένοι, γίνате ο θάνατος του άλλου, καταμεσής ανθρώπων: Τώρα, σας κονταίνει η περιφρόνηση.

Οχι το μίσος. Κόλαση, μονάχα η αγάπη.

À qui appartient le silence qui vous bâillonne, hommes de la ville ? Quel dieu s'est installé confortablement dans votre gorge, et tout ce que mangent les yeux est filtré par lui, arrive défiguré à l'âme ?

Vous avez tellement aimé, que vous vous rétrécissez l'un l'autre, pour protéger de haut tous ceux que vous aimez ! Intelligents, vous avez tellement aimé que vous êtes tous devenus nains ! Personne ne vous voit, pas même par-dessus sa propre personne.

Aimés, vous devenez la mort de l'autre, au beau milieu des hommes : maintenant, vous rétrécit le mépris.

Non pas la haine. L'enfer, c'est seulement l'amour.

III

Ηλιος αναμμένος στο ταβάνι.
Οι ακτίνες πυρακτώνουν τα μάτια,
λιωμένο χύνεται, βλέμμα, στο αμόνι
σιμιλεύουν, οι νάνοι, χρυσές τις αλυσίδες.

Πουθενά δεσμά, μόνο σύνορα.
Βέρα στο χέρι ο χαλκάς.
Ελεύθεροι εγκλωβισμένοι.

Φυλακή ηγεμονικά πανέμορφη,
ντυμένη τις επίσημες σκέψεις,
έντρομους, τυφλούς και ψεύτες σαγηλεύει.

Όχι τείχη. Κόλαση, μονάχα το απέραντο.

Soleil ardent au plafond.
Les rayons chauffent à blanc les yeux,
un regard fondu se répand, sur l'enclume
les nains cisèlent les chaînes d'or.

Nulle part de liens, seulement des frontières.
Le chaînon est alliance à la main.
Libres emmurés.

Prison princière de toute beauté,
vêtue de pensées officielles,
qui séduit effrayés, aveugles et menteurs.

Pas de murs. L'enfer c'est seulement l'immense.

IV

Επεσε σκοτάδι. Οι νάνοι κρατούν μια γλώσσα που
φλέγεται και τους καίει, μα την χρειάζονται, να φωτίσει το
δρόμο για το σπίτι.

Το πέτρινο προσκέφαλο των κρεβατιών γράφει το όνομά
τους. Χώνονται μες στα σκεπάσματα, κλαίνει και γίνεται το
χώμα, λάσπη. Στα όνειρά τους, πίνουν χρόνο και ξερνούν
δαίμονες από τους οποίους ζητούν να μάθουν την αλήθεια,
μα εκείνοι απαντούν κάθε φορά αυτό μονάχα:
«αύριο πάλι ξημερώνει».

L'obscurité est tombée. Les nains tiennent leur langue
qui brûle et les embrase, mais ils en ont besoin, pour éclairer
le chemin jusqu'à la maison.

L'oreiller de pierre des lits écrit leur nom. Ils s'en-
foncent dans les couvertures, pleurent, et la terre devient
boue. Dans leurs rêves, ils boivent du temps et vomissent
des démons auxquels ils demandent de leur enseigner
la vérité, mais ces derniers répondent chaque fois seule-
ment ceci :

« demain à nouveau il fait jour. »

V

Δεν τους ενοχλώ πια. Αυτοί στο σπίτι κι εγώ, ο έξω κόσμος. Με βλέπουν από το παράθυρο μα δεν τους νοιάζει. Εχουν μια ζωή να επισκευάσουν. Πέφτουν οι τοίχοι, ξεφλουδίζει ο έρωτας και τα παιδιά πετούν συνέχεια στο ταβάνι

και πώς να τα κατεβάσουν.

Εξυπνοι, νάνοι! Αν σέβεσαι το βάρος σου, κάνεις άλματα χωρίς να τσακιστείς. Ομως ποτέ δεν θα πηδήξεις μακρύτερα από τον εαυτό σου. Ωριμοι, νάνοι! Κάντε παρέα με τα παιδιά σας στο ταβάνι! Εξημερώστε τον θάνατο και συστήστε τον. Μια ζωή, κρυφτό παίζουμε μαζί του.

Οι άνθρωποι κούρασαν τον χρόνο με τα ίδια και τα ίδια οπότε κι αυτός τους εκδικήθηκε, διαγράφοντάς τους. Το μόνο που γλίτωσε, ένα ηλιοβασίλεμα, μια παραλία και δυο-τρεις λέξεις, τόσο μικρές που δεν τις έχει εφεύρει ακόμα ο άνθρωπος, οπότε τις μιλά με μουσική.

Οι νάνοι δεν ακούν. Φαντάζω ψηλός και βρωμάω μέλλον. Η υποκρισία τους καθρέφτισε στα μάτια μου κι έτρεξαν να την σκοτώσουν. Ψηλά με δέσανε, στα πόδια έβαλαν φωτιά, δικαιοσύνη γεμάτοι και χαρά. Μα σαν πέταξαν οι φλόγες, ευθύς ένωσαν στο δικό τους δέρμα την πυρά.

Δύσμοιρε νάνε, καις τον άλλο; Τον εαυτό σου καις. Ο,τι μισείς, το 'χεις ήδη υιοθετημένο. Μήτε καλό, μήτε κακό: Διάφανο το άγνωστο.

Οχι οι άλλοι. Μοναδική μας Κόλαση, εμείς.

Je ne les importune plus. Eux à la maison, et moi, le monde du dehors. Ils me voient par la fenêtre mais ils ne s'en soucient pas. Ils ont une vie à réparer. Tombent les murs, s'écaille l'amour, et les enfants volent tout le temps au plafond

et comment les faire descendre.

Intelligents, les nains ! Si on respecte son poids, on fait un bond sans se fracasser. Cependant jamais on ne sautera plus loin que soi-même. Matures, les nains ! Tenez compagnie à vos enfants au plafond ! Apprivoisez la mort et préconisez-la. Une vie, à jouer à cache-cache avec elle.

Les hommes ont fatigué le temps avec les mêmes sujets, chaque fois que lui aussi a pris sa revanche sur eux, en les supprimant. Ce qui seulement a été épargné, un soleil couchant, une plage et deux ou trois mots, si petits que l'homme ne les a pas encore inventés, chaque fois qu'il les parle avec musique.

Les nains n'écoutent pas. Je parais grand et j'empeste l'avenir. Leur hypocrisie s'est reflétée dans mes yeux et ils ont couru la tuer. Ils m'ont ligoté en hauteur, à mes pieds ils ont mis le feu, pleins de justice et de joie. Mais quand les flammes se sont élancées, aussitôt ils ont senti sur leur propre peau le feu.

Malheureux nain, tu brûles l'autre ? C'est toi-même que tu brûles. Ce que tu hais, tu l'as déjà adopté. Ni bien, ni mal : transparent est l'inconnu.

Non pas les autres. Notre seul Enfer, c'est nous-mêmes.



Raphaël Dormoy / *Madame Edmonde* - Codex onirique

Vernissage

Les œuvres ont-elles le temps des fleurs ? Depuis que je suis entré dans cette galerie, je les vois respirer différemment. L'une s'ouvre quand l'autre se ferme. Et celle qui ne m'était pas désignée paraît subitement. Les œuvres sont-elles toutes ainsi ? Un livre, une statue lointaine, ou le merveilleux qu'est la vie ? Debout au milieu de la galerie, j'observe les œuvres qui s'ouvrent comme des coucous aléatoires, tandis que les visiteurs, agglomérés devant le buffet, picorent dans des assiettes.

Exil

Je me suis réveillé sans savoir où j'étais. Je n'ai pas eu peur. La mer déferlait à l'entour avec beaucoup de douceur. J'ai souri. Je ne savais pas non plus qui j'étais. Non vraiment. J'ai ouvert grand les yeux. C'était la nuit. Une obscurité puissante et profonde. Laissant mon esprit flotter au gré des vagues, les éléments de ma vie ont refait lentement surface. D'abord un prénom. Puis l'endroit où je me situais. Puis l'ensemble des faits qui m'avaient conduit ici, depuis plusieurs mois déjà. J'ai refermé les yeux. Ainsi va la vie, pensai-je, je repartirai dans la nuit comme je suis arrivé. Et je me rendormis bercé par la mer.

Souvenir d'Ambrym

« La réalité au fond n'existe pas, et ce n'est guère du nihilisme car au fond encor on découvre une autre voie qui descend plus profond. Voyez ce seau, en suivant la voie, à quelle distance selon vous pourrions-nous le plonger ? » L'homme pris le seau en soulevant sa corde, et se mit à le descendre prudemment. Il le vit disparaître d'abord, s'alourdir soudain, puis il dut serrer la corde dans ses mains comme une force semblait tirer, et lâcha prise. On le vit sursauter et disparaître dans la forêt, laissant le seau renversé, rouler dans la poussière.

Jardin d'enfants

Ce jardin d'enfants, c'est celui dans lequel je jouais quand j'étais enfant. Leurs cris désignent la porte. Je l'ouvre. Je cours en direction de l'échelle, m'agrippe et la grimpe, et saute dans le couloir de cordes. Plus moyen de faire marche arrière : on pousse ; un pied tape contre ma joue, ma jambe a traversé les mailles, mon bras est empêtré. Je cherche des yeux ma maman pour lui partager mes rires. Au bout du couloir, deux pattes apparaissent, un corps velu pénètre. Le gardien se précipite, saisissant mon bras pendant, et me crie dans l'oreille : « Ah ! Monsieur voyons, vous n'avez rien à faire là ! Cette ère est strictement réservée. » Il me raccompagne à la porte du jardin. Je m'assieds sur un banc devant l'aire de jeu, au milieu des mamans veillant sur leurs progénitures. Quelques-unes tissent des conversations. Deux d'entre elles tricotent.

Ma voisine me dévore des yeux. Je me lève discrètement, et regagne l'allée centrale.

Prométhée

Ce matin, comme d'autres d'ailleurs, quand la pensée émerge lentement des rêves, que la fenêtre de l'éveil, encore fermée, laisse passer la lumière de la pièce onirique, on y discerne une forme de travail. La mienne est souvent liée à l'écriture, et c'est presque toujours, dans ce cas, une production clairvoyante et lucide, des mots lisiblement posés, ou le mouvement de l'être à l'intérieur même de la ligne qui produit le récit. On tente alors, et discrètement, d'ouvrir cette fenêtre, pour accrocher quelques bribes à la patte du pigeon, endormi sur la gouttière, qui saura retrouver le chemin de sa propre conscience. Ce matin, à travers la fenêtre du rêve, il était question de trois livres. Je me voyais assis dans une pièce, entouré de trois livres. Je n'avais rien à produire cette fois-ci, sinon de les ouvrir. Le livre de gauche était un roman ; celui de droite, un livre de poésie ; au milieu, je ne sais plus. Il me souvient que ces trois livres ne portaient aucun titre, mais une phrase écrite sur un morceau de papier était posée sur chacun d'eux. Sur celui de gauche était écrit *le roman relie les durées*. Celle de droite disait *la poésie relie les êtres*. Au milieu, je ne sais plus. Je pris l'ouvrage de poésie et me mis à lire. Je prenais un réel plaisir de cette lecture. Pour une fois que j'avais là quelque chose de valable ! Et tout en lisant, je tentai d'ouvrir discrètement la fenêtre pour en ramener quelques bribes. *Au fond de la nuit forée dans*

le trou, retournant aussitôt dans le rêve et la lecture, comme la fenêtre se refermait. Puis une autre tentative me réveilla complètement, *Le sage agité du rire dans une forêt sans lune*. Ainsi, pensai-je, en me frottant les yeux, il est pour moi un trésor à jamais enfoui dans le rêve que je viens de quitter. Une autre nuit, saurai-je retrouver cette pièce et les trois livres, voire mieux, les ramener ici ?

Pré des muses

C'est une allée d'herbes qui descend. Et devant soi, un vaste champ s'étend. On accède au champ par le vol, cela est dicté par la configuration du rêve. Quant à l'allée, c'est un lieu d'herbes qui descend, avec en son centre des œuvres. Ce sont des sculptures. Elles ne sont pas signées. Trois muses discutent dans cette allée ou rient. Cela se vérifie au nombre de leurs pas. Voler d'un point à l'autre du champ semble être ici la seule occupation digne de la vie. Occupation que la présence d'un taureau rend plus douce encore, comme il faut léviter au-dessus de ses cornes.

Le Pont des Arts

L'ami trancha net notre marche. Un bras jeté devant moi, il m'indiquait de son autre. Je regardais, lui me scrutait, j'acquiesçai. Nous deux à cet instant, au même instant :

« Allons voir... »

Nos jambes montèrent sur le pont, empruntèrent l'horizon ; sa surface vibrait, claquait sous nos chaussures. Elles s'approchèrent...

Combien de temps sommes-nous restés là, immobiles et sans voix ?

« Aucun doute, chuchotai-je. »

Et comme lui faisait sa pierre :

« Es-tu certain ?

– Tant que toi, m'assura-t-il. »

D'intuition, j'allais pour toucher mais l'ami me fit sursauter. Les doigts reculèrent et lui d'un haché débit reprocha soudain :

« Ta tête va-t-elle rond ? Fée folle fêlée, il eût pu comprendre, entendre, savoir que, qui, quoi, où sommes nous. Et toi ! Non ! Non ! toi de...

– Tu le soupçonnes ?

– Pardon ?

– Le crois-tu capable de comprendre ? »

Lui sans hésitation : « Le rat tôt ou tard se met à griffer l'entrée du labyrinthe...

– Et rare est la bille qui n'ait pas chu dans le trou. »

Un éclat lumineux déchira le ciel. Il m'empoigna :

« Fuyons, vite ! »

Nous nous évanouîmes.

Le terrible fracas.

D'un clin d'œil, le pont s'effondra, ses planches tout éparpillées sous la nasse d'encre.

Esprit.

La bouche de la vieille femme se referme. La formule magique s'élève au-dessus des têtes, et se désagrège. Les convives assis autour du guéridon, maWin dans la main, écoutent. La bougie lâche des crépitements sporadiques et projette sur le papier peint des ombres fantasmagiques. « Il est là... ? » demande l'un des convives. Un ange passe –. On éclate de rire : c'est Gisèle, la dactylo russe. « Pardon mes nerfs ont lâché » fait-elle. La vieille tend un doigt en direction de la porte. Gisèle s'exécute et sort. L'un des convives repose la question : « Il est là ? » La vieille se lève soudain, jette sa tête en arrière, sa langue jaillit toute violacée. « Esprit, esprit ! Brise tes chaînes ! » Elle rote et crache sur la table un geyser de vin. Rien. Elle retombe sur sa chaise épuisée. Les convives resserrent leurs mains. « Alors, alors est-il là ? – Oui, répond la vieille. Il est là. Il nous entend. L'esprit nous perçoit. Mais il est pareil aux autres ; bien trop faible hélas pour faire bouger ces lettres. »

L'équilibriste

Être en équilibre sur ce fil. Telle est ma condition. Dès lors bien écarter les bras, contrebalancer l'agitation, avancer prudemment. Peuh ! les humains n'ont aucune conscience des êtres fragiles, pas plus de ce qui échappe du champ de leur vision. Ma vocation ? Rejoindre l'autre extrémité. Et si tant bien même j'échoue, la chute me fait renaître.



Codex Onirique

Cette nuit encor, j'ai rêvé d'un travail en cours. Ces travaux étaient plusieurs en vérité. Il était notamment question d'un récit épique, la langue l'aventure diantre j'avais complètement oublié ce récit, qui était dans ma *malle à souhaits*. J'en feuilletais les pages... C'était un beau récit dans un gros cahier. Il était aussi bien sûr question de ce travail que j'étais en train d'écrire à cet instant, une pièce de théâtre, un rêve dans le rêve pour ainsi dire, moins une pièce qu'une suite de tirets avec moult contraintes dont celle d'avoir à l'écrire. Un travail alimentaire. Ma situation n'était d'ailleurs pas fameuse, il me fallut même un certain temps pour me rappeler ce qu'elle était. En gros, j'avais oublié de la prolonger. En gros, elle n'avait plus d'importance. Et mon amie Yael W. de m'encourager : « Tu devrais les publier tes textes. » Et moi de rouspéter : « Comment pourrais-je publier ce qui n'est pas achevé. Vois, je porte ces travaux en même temps, de force égale, l'un et l'autre l'un dans l'autre l'un avec l'autre... Ce récit épique oui tu as raison, je dois le poursuivre, mais vois-tu me faut-il continuer cet autre à cet instant. » « Cet autre, quel est-il ? » me demande Yael. « Ce rêve, me semble-t-il. C'est pourquoi la situation m'échappe, je l'ai changée à moult reprises, elle était grotesque, et la changer la rendait plus grotesque encore si bien qu'insatisfait je suis passé à autre chose... » À présent, je me retrouve seul dans une chambre aux murs jaunes près de la *malle à souhaits*. Je relis les pages du récit épique. Je ne trouve pas les mots. Il y a en lui quelque chose de tendre, de vivant, la pente est pentue sans être têtue, moult péripéties on ne s'ennuie point, le rire et l'écho si bien que... j'aimerais

l'avancer, l'avancer encore. J'ai levé les yeux au plafond et je crois bien m'être posé cette question : ce récit, l'ai-je commencé dans un autre rêve ? Ou la profondeur de ce travail, une bonne centaine de pages oniriques, n'appartenait-elle qu'à ce rêve ? La réponse en vérité n'avait aucune importance, mais je me rendais compte de me la poser au souvenir de la vie éveillée. De fait cette question n'était qu'une réminiscence de l'homme qui, à cet instant, était en train de dormir. À cet instant le rêve s'éteint, me plongeant dans l'obscurité, l'antichambre, dans cet espace sans lumière à la jonction des rêves et de l'éveil. Dans l'attente du réveil, je savais cette chose, cette chose que je ramenaï, que ce récit, que cet homme qui le redécouvrait dans sa *malle à souhaits*, que cet homme qui gommait sa situation, que cet homme qui portait ses travaux d'une force égale, que cet homme qui levait les yeux en regardant le plafond et qui pensait à celui qui dormait, lui laissait, à défaut de son récit, une sorte d'essence, ou peut-être de naissance, quelque chose de leur essence oui, aussi matérielle qu'une flamme ou qu'un sourire, laquelle ne tarirait point, du moins l'espérai-je c'est certain. Au moment d'ouvrir les paupières, les clignant, me rappelant au monde tel qu'il était, ou plutôt à ma situation dans cette chambre, à quoi bon la dépeindre, une question s'est posée. Si ce récit épique venait à s'achever, venaient à émerger dans le monde éveillé, qui serai-je ? Qui étais-je ?

Les poèmes en prose présentés dans ce numéro de *margelles* sont issus de la plume de Madame Edmonde. « Madame Edmonde, comme son nom l'indique ! » Ils sont extraits du recueil inédit *La Vie simple et autres perspectives*. Codex Onirique est fragment du Journal des rêves.



Alain Brendel / *Cet obscur tissu des songes*

..... Les glaces qui tapis-
saient les murs, et dont le plafond lui-même
était fait, multipliaient l'image animale d'un
accouplement : au plus léger mouvement, nos
cœurs rompus s'ouvraient au vide où nous
perdait l'infinité de nosreflets.

Georges Bataille, Mme Edwarda, J-J. Pauvert, 1985

















Sabÿn Soulard / *Comme un sanglier, la patience* [extraits]

nous suons à travers les murs, nous imprégnons la fibre et muons
 indéfiniment . l'espace avide boit nos paupières, nous cillons
 . tu chuchotais . le souffle a d'autres ampleurs, le souffle perfuse et
 nos doigts malhabiles dessinent à l'entre. orée des bouches une paroi
 fragile, là où danse un sanglier .

•

nous érodons la pierre
 la bruine boit nos visages jusqu'au silence des bouches

à marcher . pierre boue humus .
 sentir de l'aube l'humeur éteinte

. marcher jusqu'au très sombre .

•

la pierre ajointe à la paume premier souffle,
 pierre animale ou l' élan suspendu

le soir a cette coulure de lampe
 et nos bouches boivent la soif, lèvres à latences,

faisant

•

ils furent au soir, revenus

. de l'aube marchaient à lisière en toutes traces .

les vagues disent encore le souffle
 et nos mains tiennent,

incertaines

•

les traces disent la marche,
 elles sont l'empreinte de nos pas, la dépouille du souffle
 . amas fossile ici échoué .

les pierres cernent l'âtre, nos mains taisent l'espace
 . nous ferons le feu .

•

au soir l'absence
 coulant au jour l'échappée des soies

un sanglier rouge derrière les ronces

le soir (en)sauvage,
 . souffle rauque .

une pierre pour seul refuge

•

. ce collier perdu l'usure des nacres
à main nue en dessiner la courbe
tant que tremble l'image .

•

c'est avec la boue que tout commence
c'est avec le soir que la boue cesse d'obscurcir la peau
c'est avec la peau que boire la boue et la mémoire première
les empreintes sont comme l'écaille et la main cesse
d'attendre
le souffle est celui du sanglier derrière les ronces

c'est presque la peur

•

des mondes l'intervalle à lisières, enlisés
nous sommes à genoux, nous ramassons de petits
coquillages
et la patience

c'est à mains tendues qu'il faut boire le ciel
prendre ciel et nuages

le nuage embrasé,

et cette lumière qui dit l'absence

•

nous construisons de petits temples
nous faisons les murs de chaux et de paille, ajointant à surface,
à l'entre allant au souffle
nous allons

(Louve y est tue
à tuer l'absence
nous tuons le soir)

•

se sont cachés les hommes dans la forêt
prendre refuge disait-elle . la pierre est notre souffle .

mais nous saignons ajointés aux lueurs
nous sommes nus, la boue aspire le pas,
suffoquent les empreintes coulée silencieuse de nos traces

(les hommes étaient cachés,
la citadelle haut loin, par dessus terres et marécages,
un sanglier dans la broussaille)

aux armes le souffle jusqu'à l'éclat des pierres, pulvérisées

la pierre parle (tu écoutes)

sais-tu le soir coulure de lampe, l'ombre chassée,
et les grands arbres ?

•

écoute encore
. la bouche cerne un trou immense .

nos langues obscurcissent l'ombre patiente
dans la ronce et l'effroi

•

les hommes ont usurpé la pierre
fendu le ventre
creusé le sol

mais les arbres au loin comme s'ils étaient le vent
. un autre sortilège .

•

les feuilles boivent nos pas
nous nous enfouissons
de l'ombre sommes la substance inquiète

fantômes assoiffés d'humus,
rituel lent,
sourcier

ici l'Arbre

•

des mondes creuser la marge pâle
l'empreinte épouse /
le drap du noir, Linceul,
comme s'il était de pierre, de terre, de boue

vos mains se tendent
(et portent encensoir)

•

nous creusons la suée des corps
. la peau est peau .
elle est du rouge pour frontières

•

puis reconstruire la citadelle

la princesse est nue contre la pierre
. le sanglier, comme s'il brûlait .

mais la pierre cesse d'être refuge
tu prends refuge au dedans
la citadelle est ta fêlure

•

Ces poèmes sont extraits du manuscrit *Des mondes, l'autre*.



Julie Buisson / Failles

Seul territoire
vous l'érosion
le recul des couches qui forment la prise
dans le sol sablonneux

Glissement, terrain vague
Une coulée violente
arrache retourne
Nouveau paysage

À peine un creux, l'eau s'y glisse,
lisse le rugueux ; le verdit
Écoulement du temps
Les algues sous l'ondée frémissent

Falaise calcaire émiette le paysage
Vents têtus, graves
Éboulis karstiques, fossiles fouettés,
reflets d'argent ternis d'embruns

Foudre, fracas dans la nuit
Le matin colle la cendre
Timide foyer sous la peau de poussière
Bruine, les braises craquent, pépitent

Cadavre de plumes sur l'humus sombre
Blanc duvet éparpillé
Petits os, chairs roses et grasses,
Cache-cache de vermisseaux

Traversés, vents et visages
Vous l'errance
Le paysage recule
À mesure que vous vieillissez

Forêt, nuit opaque
Chemin fantomatique encerclé
de bruissements farouches,
Leur territoire

Rochers de schiste frais sous les arbres
Des pieds des mains, l'enfant grimpe
Prise friable, pied dérape, chute
Fougères, gros cailloux, même pas mal

Carrière,
Sédiments millénaires.
Une machine fend l'éternité,
l'éparpille en morceaux

Du buisson, furtifs froissements de feuilles
Dans l'ombre sèche ça fouille, s'arrête
Présence inquiète
Merle sanglier musaraigne ?

Ruine de béton, démolition
Marteau-piqueur pelleteuse,
percutent, chahutent,
grincements rouillés

Ornière inondée,
des larves s'agitent,
une jeune couleuvre traverse,
eau troublée, nuages de vase

Montagne de graviers, chantier
L'enfant grimpe, tombe, genou râpé
Dans la peau à vif,
petits cailloux incrustés

Crie crisse la mâchoire métallique
attrape le tronc, arrache arrache l'arbre
Hurle le bois dans sa chute,
Bruissement de papillons secs

Robe fraîche la mousse verte
Tapis spongieux sous la paume
Dessous, minuscules grouillants
entre les doigts chatouillent

Sillons fragiles en surface
Vous l'érodé
Épaisseur franche au-dessus du minéral,
la chair subit la gravité

Verts ternes et secs
Souffle ardent
Soif violente sans appel
Les racines fouillent, terre de verre, de goudron

Fétus de paille, allumettes, patience
Souffle, brindilles, bois cassant
Le feu prend, crépite,
Étincelles jusqu'à l'abîme

Terre rouge rongée de fer, lézard à l'arrêt
Un geste ! Il file dans l'ombre nette
Tout autour fleurs vives
et stridulations continues

Chairs étreintes
Les mains arpentent les saillies, palpent,
Le corps palpite,
au bord de chanceler

Bras de métal égalise les bords
La fosse : sable orangé, racines arrachées,
Plus loin, fémur, stick de golf
Fleurs en plastique

Pomme blette, abîmée cabossée,
elle se répand
La guêpe sort du trou sucré, enivrée
Parfum trop mûr

Plissements violents
Strates contre strates compressées,
montagnes et massifs
Dans sa main un fossile



Continent ancien,
puissants plissements,
surface sur surface décalées
La faille

Seul sur le territoire,
vous arpentez, bâton en main,
Lever et enfoncer, pèlerin,
C'est le bois qui choisit et laisse choir

*Terre feu pierre, carbone
Nuage sang métal, carbone
Bois os haleine étoile
de carbone*



Adèle Nègre / Remontée

[...]

Ainsi commence la remontée probatoire :
avec les arbres.

Reprends la couleur où elle vient – à l'extrémité
des branches – comme si elle perçait,
perçait la trompeuse fluidité de l'air.
C'est ainsi que tout repart,
dans un mouvement d'abord imperceptible, inexpert,
de figures dissoutes en elles-mêmes, soudain timidement à l'essor.

Prétexte, prétexte. Lenteur du réveil,
l'air est sec, durci par la nuit très claire.
La faune s'émancipe furtivement,
imprudemment dans les phares.
Il faut guetter les bermes et les talus.
Des émissaires muets, pensé-je, ou messagers,
dépêchés pour endosser la vie.

Vite dérobés, à parcourir, vivre, reproduire,
c'est-à-dire pour l'espèce. Et nous alors ?

Arrêter l'auto. Debout sur l'accotement
humer l'air incolore.
Herbe plus claire encore,
et cassante sous le pas, elle crépite. Bois noirs
et bosquets déboutés, champs figés jusqu'à la barre.
Oublier la soif. Se sentir des privautés soudain,
avec cette compression hiémale.

Tout ce qu'il y a au ventre. Au cœur de.
Il y va de cette platitude. Une réserve certaine,
un moutonnement restrictif
mais une vitalité d'accumulation.
On souhaiterait même la débâcle (plus sûrement
la rupture des embâcles).

On s'attend à des brocards, une harde
rapide traverserait en trois bonds, ou
je ne sais pas quoi de sauvage, imprévu,
fulgurant.

Plus sombre que la nuit. Croupes où les miroirs
comme une attraction hypnotique
nous pétrifient.
Mais non, l'obstacle dans la nuit c'est nous,
nos soubresauts de saoulards.

Mots gelés dans l'ornière
nos semelles dissonantes les réveillent.
Au bord de la déroute l'écœurement tient chaud.
Tiens nos râles pour notre musique.

En entendant *rien n'est établi et
ne deviens rien* je repensais à cet instant.
En pleine nuit sur la route glaciale,
face à l'armure trop nette de la forêt
et invoquant toutes sortes de bêtes
– et plus houleuse humilité –
c'est là qu'on s'étendrait pour n'en plus bouger.

Humilité/intimité. Reprends à boire,
reprends de cet air sec
– cul sec –
viens abreuver ta soif de déraisons
de
– le non-sens c'est l'intention
non l'insensé désir
qui est sans objet
et d'une force imparable –

Ah ! dirons-nous, l'intention délibérée !
(Elle, toujours elle)

Notre parole, une frange
effilée autant
qu'affilée
continue d'une rive à l'autre
où nous attendent d'autres illusions.
Comme un pont (l'effigie seulement)
au-dessus de la tourmente.

L'ombre qu'on empruntait étant petits,
l'ombre aussi pouvait faire un pont honorable.
Marcher sur ce fil ténu jusqu'à toi
c'était le début d'une histoire
dans laquelle j'étais nouvelle recrue
presque sans peur. Entre nous,
un intervalle irrespirable
qu'il nous fallait épuiser.

Et nous l'épuisions
dans le lit promis
de quelle eau agités ?
Des linéaments de vie,
d'œuvre, des gestes.
Amants sur le pont d'amour
flottant exposé au remous.

Car c'est le pont qui bouge, on s'en aperçoit,
et la forêt avance vers nous,
et le verger danse.
La pluie fine fait bouger les lignes.
La brise légère soumet l'œil trop prompt.
Proche et lointain se pénètrent, vois
le fer croiser l'argile des mottes.

Insolés cœurs de primevères clignent,
ou rumeur de pillage près des buissons
(ici c'est l'œil qui s'envole avec un jet d'oiseaux

disjonctifs, entre dans le champ du soleil,
retombe en masse
mais rien ne se rompt : je fais le pont,
note les cumuls, déclinaisons légères et inflexions).

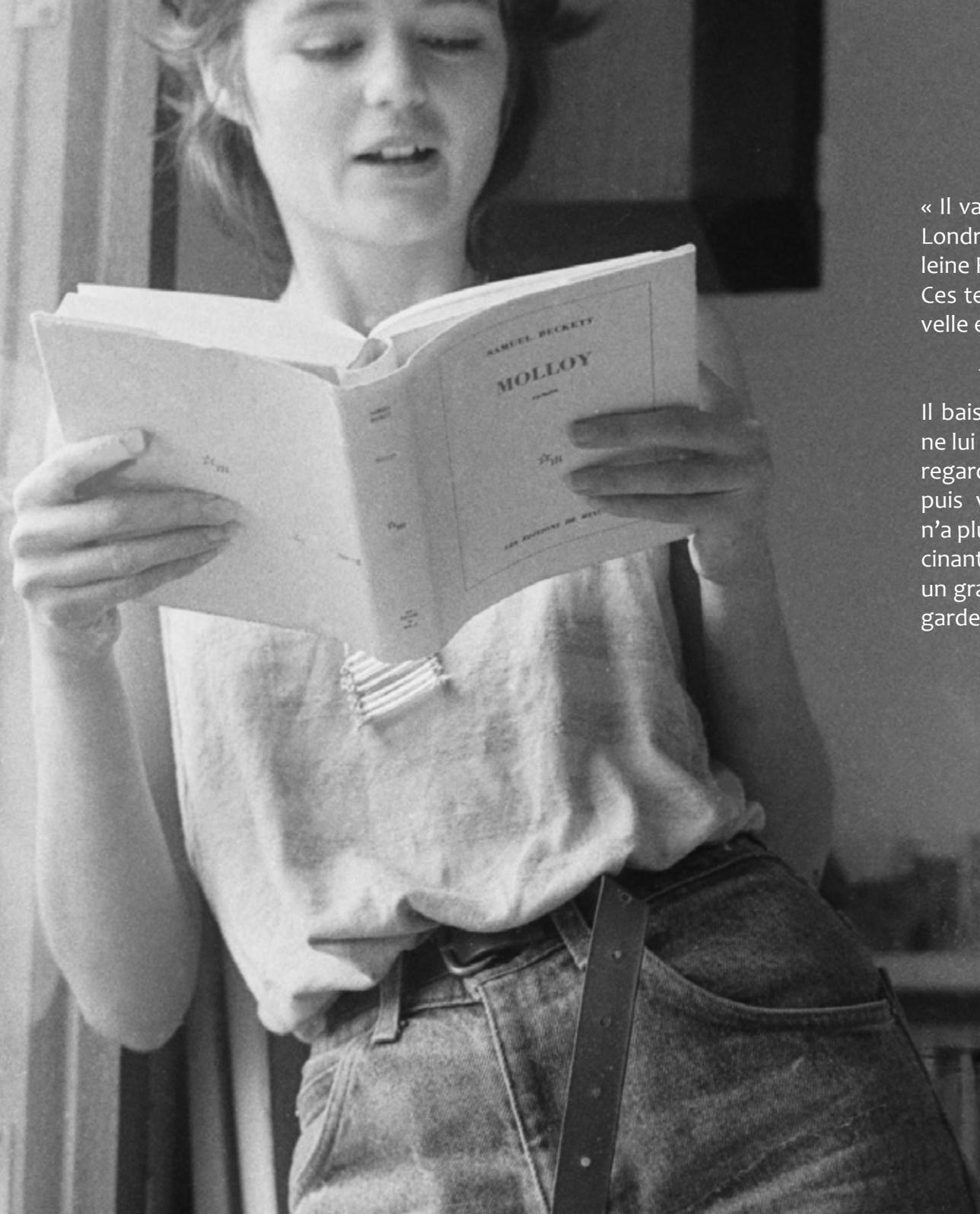
L'air pensif – sans savoir si tout ceci peut se prévaloir
d'un sens, *oui ou non, oui ?* – j'étudie l'aberrance,
l'outrage dans le foisonnement continu.
Mais rien n'est irréparable à l'échelle de la permanence

rien qui ne finisse homogénéisé
en strate ou plié dans la mémoire sédimentaire
et paré de clartés locales
non, rien n'échappe à la redondance
(voilà : ce n'est pas un pas de danse,
mais combien, *o combien !*
remous de matières et lumières)
et aux mots.

Au cœur de l'anticlinal les faits les plus anciens
puis en plis déversés jusqu'à nous
comme une succession de vagues solides,
le paysage recouvre la conscience oculaire
la volonté d'ordonner les plans.
La chambre tangué avec les corps.

Dans l'obscurité – c'est à tâtons qu'on s'en vient –
on se souvient des points obscurs, on devance l'objet mobilier,
le mur,
l'ombre de l'ombre perceptible au fond
– ou bien son souffle, l'infime déplacement d'air–.
Écoute le tremblement de la raison,
totalement instable dans ce substrat meuble,
– écoute, c'est par pure prévoyance –.

[...]

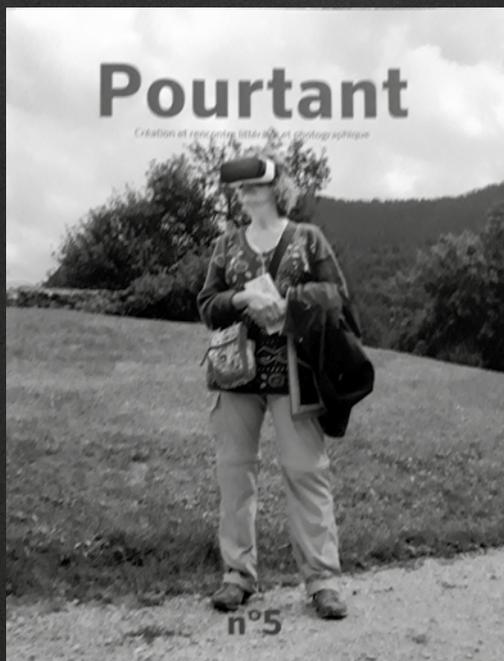


« Il va m'envoyer sa dernière pièce. Elle a été donnée à Londres, puis en Allemagne, et va être montée par Madeleine Renaud qui, sur scène, ne sera plus qu'une bouche. Ces temps, il a dû relire *Molloy* et la suite pour une nouvelle édition.

- Quelle impression vous a laissée cette lecture ?

Il baisse la tête, regarde dans le vide et je perçois qu'il ne lui est pas facile de trouver une réponse. Soudain, son regard et son visage prennent une fixité de pierre, et je puis voir alors qu'il est très loin, qu'il a tout oublié, qu'il n'a plus la moindre conscience du lieu et de l'instant. Fascinant spectacle. Je suis à moins d'un mètre de lui et dans un grand trouble, mais certain qu'il ne me voit pas le regarder, je le scute avec une attention dévorante. »

Charles Juliet, *Rencontres avec Samuel Beckett*, Pol, 1999



> revue *Pourtant*

« Il y a des lieux qui condensent quelque chose de nos vies. Sans toujours s'en rendre compte, on les investit, on y existe autrement qu'ailleurs. », écrit Hugo Pradelle à propos de l'un des numéros de la revue *Pourtant*, et cette observation pourrait valoir comme principe général de cette revue.

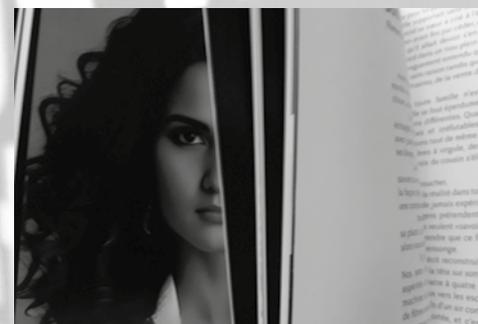
Créée en 2020 en suivant la formule « écaille les coquilles de nos existences », *Pourtant*, revue de création littéraire et photographique, se propose de d'explorer à travers des thèmes (Naisances n°2, Cuisine n°3, Passions n°4, Je mens n°5), des univers et des écritures diverses, alternant nouvelles et poésies ; les photographies ponctuent l'ouvrage sont également thématiques. Les contenus (textes et images) de la revue *Pourtant* se font par un appel à contribution dont des modalités sont précisées sur leur site :

> <https://www.pourtant.fr/>

Nous avons parcouru, pour la première fois, les pages de la revue *Pourtant* au 32ème Salon de la revue, à Paris, l'automne dernier. Celle-ci en était à son quatrième numéro et voici que vient de sortir le cinquième.

Fidèle à son principe, *Pourtant* réunit à nouveau ici textes et images, répondant au thème « Je mens ». Dans le texte de présentation, en quatrième de couverture, il est noté que « Parfois je mens et parfois je ne mens pas », formule empruntée au texte de l'une des contributrices, devenant d'ailleurs le titre de l'une des parties de cette déclinaison du motif du mensonge. En tout, sept occurrences sont proposées pour aborder cette thématique, alternant récits en prose, poèmes, entretiens et photographies, lesquels parfois se combinent.

Entre légèreté, humour caustique et gravité, *Pourtant* propose des écritures singulières et résolument contemporaines tant par la forme que par leur inscription dans une époque. Les dimensions sociales, historiques, politiques mais également littéraires, autant que les aspects analogiques ou numériques de l'image y sont abordés.



Ceci étant, la revue ne prétend ni répondre à tous les aspects du thème proposé, ni définir de façon théorique le mensonge. Confiant à des écrivains ou des plasticiens la possibilité de s'approprier ce « Je mens », elle laisse ouverte la part subjective de chacun, le « Je » de ce « jeu de dupes » qui circule dans les langages, façonnant peu ou prou la

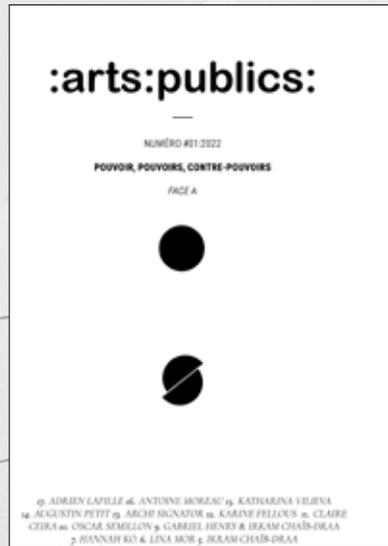
réalité de nos relations aux autres et au Monde, et qui témoigne depuis toujours de la part secrète ou obscure de notre humanité.

Le prochain thème proposé par *Pourtant* sera « Sauvage ? », question qui n'interroge pas le côté sauvage de l'Homme mais nous questionne sur la Nature non domestiquée.

P.A.

> revue **:arts:publics;**, revue ouverte

« Pouvoir, pouvoirs, contre-pouvoirs », le premier numéro de la revue de poésie et de création contemporaine **:arts:publics:** a paru il y a quelques mois.



:arts:publics: est d'abord un très bel objet qui se sillonne comme un 45 tours ; face A, face B, il s'ouvre en son milieu et se lit à partir du centre vers la droite comme vers la gauche ; une lecture dans les deux sens pour une pagination-monde, à l'image du disque-sphère qui ponctue la première de couverture, aussi disque- agora, matérialisant le lieu de discussion que souhaite mettre en place cette nouvelle revue multidirectionnelle. La maquette est impeccable, graphique, élégante ; l'impression en risographie rend chaque exemplaire unique, riche de ses aspérités et dissemblances ; et

le papier texturé, au fort grammage, ajoute une dimension tactile très agréable à cette production de qualité.

« Pouvoir, pouvoirs, contre-pouvoirs », ce sont vingt-neuf œuvres hétéroclites et parfois hybrides : poèmes en vers, en prose, vidéo-poème (se prolongeant par QR code sur le site de la revue), textes courts, illustrations, dessins, photographies ; une communication de média libres, reliant poésie, réflexion et révolte à un questionnement tous azimuts autour du pouvoir de l'expression poétique. La page centrale pose clairement la question « que peut encore la poème ? », à laquelle vingt-neuf créations tentent de répondre.

Antoine Moreau propose un « texte libre » qui peut être copié, diffusé et modifié selon les termes de la Licence Art Libre prônant la libre circulation et le partage non marchand du texte, un lieu où les « forces en place / ne font pas le poids / face au réel du virtuel ».

Le poème en prose de Manuela Legna est une foisonnante démonstra-

tion de vitalité poétique, un berceau de mots-nouveaux-nés, pétris de collages, associations et autres réjouissantes inventions. « Au bout de quelques minecondes, mon attention est accaparée par mes sensamotions – craintefroid, excihonte – si bien que les discrètes fruifruisses de la forêt s'effalencent, oustées par le syldence de ma présence à moi-même. Ma respiration s'est tagueulée. // Je suis dehors et je sylvedanse, librancipée. »

La précise Rita Omayá dit la beauté de la parole et les entraves qui la bâillonnet : « sa parole est une faute / en coupant son élan / ils l'ont clouée au sol / confisquant la bouche / les mots le son le dire / et maintenant qu'elle s'est tue / une entaille brûlante / barre son visage / et maintenant / l'or a disparu ».

Irrésistible, encore, la contribution de Fabrice Villard : le morcellement-bégaiement – qui me fait penser à ces mots de Deleuze : « un style, c'est arriver à bégayer dans sa propre langue » – d'un long poème entièrement conjugué à l'imperatif, sapant, non sans humour, une autorité paternelle aux pieds d'argile : « Bérangère, range ta chambre / range tes affaires, range / affère / affère / range / range, range / range / ronge / ronge ton chanvre / ronge ton chanvre, Bérangère ».

Contre-pouvoirs et pro-position, enfin, avec Christophe Esnault. « Nous avons constitué un groupe de travail. Gastronomie. Arts. Création d'un livre unique cousu main. Se réconcilier avec le cosmos. Création d'œuvres à un seul spectateur. Technicité et art du baiser long. À l'expertise on s'en est aperçu, on travaille sur la joie, la joie à vivre et à offrir comme des dons d'amour. On a constitué un groupe de travail. Rejoignez-nous. ». Séduisante invitation. On y va ?

Sara Balbi Di Bernardo

:arts:publics: est présentée à la Librairie Petite Égypte, EXC Librairie et se prolonge en ligne sur le site : <https://www.artspublics.com>.

Hervé Bougel. Né à Bou-Arfa, Maroc en 1958. Il est l'auteur d'une quinzaine de recueils de poésie et de chroniques, depuis *Narodni divadlo* (promenade pragoise), *Pré de l'Âge* (1995), jusqu'à *Belladone*, Buchet-Chastel (2021).

Evantias Chaudat. Née en 1989. Vit et travaille à Paris, France. Artiste pluridisciplinaire, son travail de vidéaste a fait l'objet de diverses projections au sein d'institutions publiques, le Muséum national d'Histoire naturelle (Paris), l'Institut de Biologie Moléculaire des Plantes du CNRS (Strasbourg).

Yiorgos Stergiopoulos est né en 1985 à Athènes. Consultant et chercheur en systèmes d'information, maître de conférence à l'Université de l'Égée, il enseigne à Samos. Ses poèmes et articles ont été publiés en revues et sur internet. Il a publié des essais et cinq recueils de poésie, dont *Exil à la naissance* en 2015 aux éditions Gavrielidis à Athènes, recueil qui a obtenu le prix d'État grec de poésie en 2016.

Anne Barbusse est née en 1969. Elle a publié *Les quatre murs le seuil le lit*, Encres vives (2020), *À Petros, crise grecque* chez Bruno Guattari Éditeur (2022). Elle a également traduit *Du bonheur d'être grec* de Takis Kalonaros, éditions Euclide (1975).

Valérie Girot est née en 1965, en Normandie. Elle vit et travaille dans les Yvelines. «J'aime dessiner, garder des traces. L'écriture ma toujours accompagnée. Les mots sont pour moi liés au silence. Peut-être écrire revient-il à ne pas se perdre.»

Chem Assayag. Au terme d'écrivain préfère celui « d'écrivain ». Il a publié *Attentes*, Éditions Le Manuscrit (2007), *Muances*, Éditions Le Manuscrit (2004).

Sabÿn Soulard est plasticienne, elle vit et enseigne l'Université Toulouse Jean-Jaurès. Sa pratique poétique est indissociable de son travail d'artiste-plasticienne. Elle expose régulièrement depuis 2013 et a publié dans les revues «Sémaphore» et «Mange Monde» ainsi que divers textes dans des publications universitaires.

Tatiana Tornskata est née à Arles entre Alpilles, Crau et Camargue et vit actuellement dans une forêt du Jura. À la fois inspirée par la nature et les grandes villes, elle a participé à la revue « Pourtant » et à quelques anthologies poétiques.

Alain Brendel est né en 1962, il vit et travaille à Paris. Son travail photographique est présent à la Bibliothèque Nationale de France. Elle a également fait l'objet d'une publication en édition limitée diffusée par la Maison Européenne de la Photographie.

Julie Buisson, est auteure et plasticienne. Elle vit et travaille à Bruxelles. Elle a publié *Aube tracasse* chez Bruno Guattari Éditeur (2020) et a également participé à plusieurs numéros de la revue *margelles*.

Caroline Giraud est née en 1977. Elle vit entre la Belgique et la France. Formée en relations internationales et langues étrangères, elle travaille dans les droits humains et l'accès à l'information à l'international depuis 20 ans. Elle publie en revue. Éclectique, adepte de l'homochromie poétique, elle aime brouiller les pistes, jouant avec les formes, les langues ou les genres.

Laurence Fritsch propose une écriture parcimonieuse où chaque poème se veut un tableau ou un instantané traduisant un état d'âme, la fulgurance de la pensée et, souvent, l'impossibilité de la parole. Elle a publié dans des ouvrages collectifs ainsi que dans plusieurs revues («Traversées», «Lichen», «Cabaret», «Hélas...»). Son premier recueil paraîtra aux éditions Bleu d'encre en 2024.

Pierre Drogi est né en 1961, à Metz. Poète, essayiste et traducteur (principalement du roumain et de l'allemand). Comme poète il a publié neuf livres, en dehors des livres d'artiste, dont : *Afra / vrai corps*, *Le clou dans le fer* (2010), *Levées*, *Atelier de l'Agneau* (2010), *Animales*, *Le clou dans le fer* (2013), *Le chansonnier*, *La Lettre volée* (2014), *Ombre attachée – Anémomachia*, et *Ombre attachée – À bouche sanglante*, *LansKine* (2016). Parmi des essais : *Métamorphoses*, éd. du Pommier (2008), *Du sein de la fiction*, *Passage d'encre* (2015), *Fiction : la portée non mesurée de la parole. Sept essais*, *Passage d'encre* (2016).

Raphaël Dormoy vit à Paris. Il travaille essentiellement le lieu de la forme courte (poème, nouvelle, récit). Il a publié *le Manifeste de l'Éventail : pour une poétique du regard, vivante et contemporaine*, à compte d'auteur (2010). Il diffuse une partie de son travail sur son site : > raphaeldormoy.net

Xabi Etcheverry est photographe et vit à Paris. son travail est notamment visible sur son site : > xabietcheverry.net

Sara Balbi Di Bernardo écrit surtout de la poésie. En tant qu'auteur, elle vient de publier son premier recueil, *Bien essentiels*, chez Bruno Guattari Éditeur, 2023. Elle signe ici la recension de la revue : *arts:publics*.

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont « Babel Heureuse » n°1 et n°3, « 17secondes », « Ce qui reste », « margelles ». Elle a également publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020), *Un seul poème* (2020) chez Bruno Guattari Éditeur. Sont également parus chez le même éditeur trois cahiers de ses photographies, *Observations* et *Interférences* (2021), *Métamorphoses* (2023)



Abonnements / Commandes

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières, dès le printemps 2023.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, l'un des numéros précédents ou l'un de nos cahiers [appareil].

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles* sur notre site (règlement sécurisé par C.B.) ou par courriel.

> www.brunoguattariediteur.fr

> brunoguattariediteur@gmail.com





Les pas des morts parfois pèsent sur les dalles
cruent un arbre aux feuilles de rubis
les dalles tressaillent
les pas se souviennent
clairsemés
puis s'enfoncent
dans les dalles qui se brisent et tergiversent
subsiste à peine un tanin
que les morts effleurent avec malice
j'écoute j'entends
lorsque vient la nuit et que mes ongles durcissent
accrochés aux plantes irisées
où refleurissent les margelles
et que suintent des larmes écarlates
entre le silence et les craquements.

Thérèse Plantier, *La loi du silence* (1975)